

## Évangile de Jésus Christ selon saint Luc

En ce temps-là,  
on venait de crucifier Jésus,  
et le peuple restait là à observer.  
Les chefs tournaient Jésus en dérision et disaient :  
« Il en a sauvé d'autres :  
qu'il se sauve lui-même,  
s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! »  
Les soldats aussi se moquaient de lui ;  
s'approchant, ils lui présentaient de la boisson vinaigrée,  
en disant :  
« Si tu es le roi des Juifs,  
sauve-toi toi-même ! »

Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui :  
« Celui-ci est le roi des Juifs. »

L'un des malfaiteurs suspendus en croix

l'injurait :

« N'es-tu pas le Christ ?

Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! »

Mais l'autre lui fit de vifs reproches :

« Tu ne crains donc pas Dieu !

Tu es pourtant un condamné, toi aussi !

Et puis, pour nous, c'est juste :

après ce que nous avons fait,

nous avons ce que nous méritons.

Mais lui, il n'a rien fait de mal. »

Et il disait :

« Jésus, souviens-toi de moi

quand tu viendras dans ton Royaume. »

Jésus lui déclara :

« Amen, je te le dis :

aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

**« Amen, je te le dis, tu seras avec moi dans le Paradis ». Mais comment peut-on affirmer cela à un malfaiteur ? Oui, à un malfaiteur, nous dit saint Luc, et encore je trouve ce mot élégant, tout comme larron, bon larron pendant qu'on y est, comme si un larron pouvait être bon ! Nous pourrions avoir bien d'autres termes parfaitement légitimes à la disposition de l'homme crucifié à qui s'adresse Jésus : crapule, canaille, racaille. Et n'allez pas croire surtout qu'il ne les mérite pas, ces mots qui claquent comme des coups de fouet, n'allez pas croire qu'il soit innocent et envoyé au supplice pour avoir volé un pain pour ses enfants, comme dans les histoires Victor Hugo... Pas du tout. Vous l'avez entendu comme moi quand il avoue lui-même en parlant de son châtiment : « après ce que nous avons fait, c'est juste » ! Eh bien, on attend d'un roi qu'il rende la justice, et pas autre chose, cela fait partie de ses droits et devoirs régaliens. Et la justice ne consiste pas à envoyer un malfaiteur au Paradis, aujourd'hui, ce serait une insulte à toutes les victimes qu'il a pu faire et à toutes leurs associations.**

**De plus, puisque nous célébrons aujourd'hui le Christ roi de l'univers, regardons avec étonnement cet étrange roi nommé Jésus. Il semble qu'il a tout faux. Il est en croix. On sait ce que cela veut dire à l'époque, c'est le châtiment d'une sous humanité méprisable. On ne met pas en croix un homme qui se respecte, on ne met pas en croix un citoyen honorable. Mais on met en croix les rebutts de l'humanité.**

**Et puis, comme roi, il porte effectivement une couronne. Tous les rois en ont une, le pape, longtemps, en mettait même trois. Mais la sienne est faite d'épines, c'est la couronne de la dérision, imaginée comme une méchante plaisanterie de poste de garde. C'était facile à réaliser pour les hommes de faction : on gardait toujours quelques brassées de ronces sèches pour allumer le feu de veille. On en fait une boule, on l'enfonce en tapant avec un bâton... Pour ce qui est de la proclamation du**

couronnement, elle est inscrite juste au-dessus de la tête du condamné. C'est même la raison officielle de sa condamnation, inscrite avec son identité : Jésus de Nazareth, roi des juifs. Amusant sur le registre de l'humour noir... Qui pourrait croire à l'autorité politique, morale, judiciaire d'un tel roi ? Les experts de l'époque – et il y en a toujours – ont même fait des remarques à Pilate que cet écrivain insulte le pouvoir politique et royal. Un pouvoir cela se respecte, non ? On dit à Pilate qu'il aurait dû écrire : « il s'est pris pour le roi des juifs », ce qui manifestait qu'il était bien un criminel usurpateur. Mais l'homme de l'empire a insisté. "Quod scripsi, scripsi est". Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. Pilate ne sait pas encore qu'il vient d'attester la royauté de Jésus que nous célébrons ce dimanche.

Eh bien justement, il y a un qui y croit à cette royauté, l'ami de la dernière minute, l'ami des dernières secondes, le malfaiteur qui pousse un cri de foi désespéré, ce pauvre parmi les pauvres, physiquement et moralement.

*«Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton Règne.»*  
Alors, l'étrange roi répond dans un souffle qui s'épuise : *« Amen, je te le déclare : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »*

Alors l'étrange roi montre qu'il n'est pas, surtout pas, un roi juste comme est censé l'être l'empereur de Rome ou le roi Hérode son vassal qui, lui, était bien peu juste, un roi qui a droit de vie et de mort, qui a le devoir de condamner le méchant et de le faire exécuter. C'est étrangement un roi qui ne juge pas en fonction d'une loi à appliquer mais en fonction de ce qu'il est lui-même : tendresse et miséricorde, jusqu'au dernier instant.

**Santo subito.** Saint Dismas, dira plus tard la tradition. Comme c'est étonnant, vu le profil de ce candidat à la sainteté exprès. Quand on sait que la loi en vigueur dans l'Eglise demande aujourd'hui un délai de 5 ans avant l'ouverture d'un procès de canonisation, quand on sait que pour être considéré comme un saint il faut avoir mené une vie exemplaire et accompli au moins deux miracles. Quand on sait que Jeanne d'Arc a été canonisée en 1920 alors qu'elle a été exécutée en 1431... Décidément, nous avons du mal à nous y faire, à ce regard de Jésus qui nous révèle jusqu'au moment ultime la tendresse infinie de Dieu, qui nous redit à quel point chacun est aimé en dépit de ce que la vie a pu faire pour lui et de ce qu'il a pu faire de sa vie. Dieu n'a pas la mémoire de nos fautes... Dieu

**n'est pas un disque dur qui enregistre les fautes mais un cœur infiniment tendre.**

**Vous aurez remarqué aussi que l'autre bandit ne s'entend pas dire les paroles d'accueil de la miséricorde infinie. Il n'y est pas prêt, pas encore. Il n'est que dans la dérision et la moquerie, il ne peut plus croire en l'amour ni en quoi que ce soit. Il est là avec son passé terrible, sa souffrance brutale et le silence effroyable qui l'attend au terme de son agonie. Il en est là, dans son atroce solitude, ... pour le moment.**

**Ce que le Fils de Dieu mendie, lui le roi devenu mendiant, c'est simplement ce cri de notre part, ce regard, cette réponse, quelque chose que nous pouvons lui donner à tout moment, tout comme au moment ultime. Mais il a besoin de cela, lui le Dieu qui s'est fait pauvre pour ne jamais cesser de nous répéter : « tu peux donner, oui tu peux donner et j'attends ce don, même dérisoire à tes yeux, que tu peux me faire ». Oui, un cri, une parole, un acte de foi, même maladroit : « souviens-toi de moi, Seigneur... » Comme celui de ce larron qui perd souffle au terme de sa vie cabossée.**

**Et peut-être bien que la réponse du Seigneur est fort inattendue.**

**Il était une fois un jeune homme très chrétien, rempli de foi et d'espérance, qui s'apprêtait à franchir une étape importante de sa vie : rencontrer pour la première fois les parents de celle qu'il espérait bientôt appeler sa fiancée. De son côté la jeune femme avait fait un chemin de foi et s'était convertie avec beaucoup d'ardeur pendant son adolescence. Tous deux avaient donc une foi ardente en Jésus-Christ et leur vision de l'avenir était nourrie de prières, de confiance en Dieu.**

**Mais les parents de la jeune fille n'étaient pas du tout dans cet état d'esprit. Très rationnels, réalistes, ils étaient profondément athées. Pour eux, la foi était une option parfaitement illusoire, une sorte de vieillerie qui ne pouvait que disparaître de plus en plus vite. Seul le concret comptait. Aussi, cette rencontre s'annonçait-elle... délicate. Et tous deux prièrent avec ferveur pour que tout se passe au mieux. Le repas se passa très aimablement. Visiblement, les parents de la jeune femme étaient bien impressionnés par la gentillesse de ce garçon, son attention charmante et un certain charme qui se dégageait de sa personne. Mais après de nombreuses banalités échangées, sur la météo, les maladies des vaches savoyardes et la fabrication du reblochon, le père déclara au jeune homme à la fin du repas :**

- *Nous allons laisser ces dames à leurs affaires, mon épouse déteste que je me mêle de la vaisselle. Cela tombe bien. Nous pouvons en profiter pour bavarder davantage, vous et moi, venez dans mon bureau, j'aimerais faire davantage votre connaissance.*
- *Nous y voilà se dit le jeune homme.*

Le maître de maison referma la porte d'un geste solennel, puis fixa le jeune prétendant droit dans les yeux.

- *Jeune homme, vous souhaitez épouser ma fille. Très bien. Mais j'ai quelques questions simples à vous poser, elles ne sont, vous le comprendrez que dictées par la tendresse que j'éprouve pour ma fille, je suis comme cela, j'ai besoin d'être rassuré.*
- *Bien volontiers, monsieur, c'est tout naturel.*
- *D'abord... je n'ai pas encore très bien compris quel est votre métier ?*

Le jeune homme, sans perdre son calme, avec un sourire paisible, répondit :

- *En fait, monsieur, je n'en ai pas encore... mais Dieu y pourvoira.*

Le père réprima une légère grimace et marqua un silence puis poursuit :

- *D'accord... Vous n'avez pas encore de métier, mais avez-vous au moins un appartement pour vivre avec elle ?*
- *Non, pas encore. Mais Dieu y pourvoira aussi.*

Les sourcils du père commencèrent à se froncer.

- *Très bien... soupira-t-il. Et une voiture ? Dans le monde où nous vivons, une voiture est vraiment indispensable.*
- *Non plus. Mais Dieu y pourvoira, répéta-t-il simplement.*

Le père resta un instant figé, se demandant s'il s'agissait d'une blague. Mais non. Le jeune homme était parfaitement sérieux. Serein. Presque lumineux. Sans ajouter un mot, le père se leva, ouvrit la porte du bureau, sortit dans le salon où sa femme et sa fille l'attendaient, en pleine

**conversation. Il les regarda, pensif, puis dit doucement, à moitié pour lui-même : « *C'est étrange... Je crois que ce garçon m'appelle Dieu !* »**

**Parfois, Dieu peut se manifester même à travers un beau-père athée...**